

Dans les chambres correctionnelles des tribunaux, spécialisées en matière de stupéfiants, nous entendons comme un *leitmotiv* la même phrase prononcée par les personnes mises en examen : « vous ne connaissez pas notre monde » et la même plaidoirie faite par les avocats : « ceux-ci, qui sont dans le box, ne vivent pas dans votre monde, le monde d'en haut, mais dans le monde d'en bas, un monde souterrain qui est leur monde, le monde des cités ». Il n'y aurait plus le sujet et le monde, ni le sujet et son monde, mais deux mondes, dont l'un, le monde des cités, est revendiqué comme un monde à part entière, vécu, transmis... A-t-il été créé, comment et par qui ?

Le ton des prévenus est revendicatif ; leur gestuelle, bien affirmée, est une attitude de combat. Pour leur défense, les avocats dessinent une démocratie actuelle en question, laissant planer l'ombre des révoltes de 2005 et esquissant en quelques traits l'utopie de la reconnaissance appelée des vœux de leurs clients. Le monde labyrinthique évoqué, où beaucoup d'événements se passent dans les sous-sols des blocs des bâtiments, nous introduit dans un espace de cachettes, tandis que le monde du *deal* nous confirme, parallèlement, que les habitants connaissent les règles d'occupation des rues. Le monde des cités est présenté à la barre au travers des affaires instruites. Peut-on parler de création d'un monde ?

Comment en prendre plus amplement connaissance ? Une littérature commence à décrire les cités. Nous retiendrons les ouvrages de Rachid Santaki, qui sont à la fois une introduction à la compréhension de la vie dans les banlieues déshéritées et une suite aux procès auxquels nous assistons. Quand le monde des cités secrète une littérature des cités, n'est-il pas créé en même temps qu'il est source de création ? Si le monde des cités se révèle être régi par la violence, l'individualisme et l'argent, devant les tribunaux et dans les romans noirs de Santaki, où réside la joie inhérente à la création ? Nous nous proposons de mener l'enquête à partir de l'invective faite dans les prétoires.

Un monde à connaître

« Vous ne connaissez pas notre monde. » Comprenons en quoi il est si important, pour ceux-ci, que nous soyons « connaisseurs » de leur monde. C'est que, à le connaître, leur monde, nous le justifierions. Car, ainsi que le formule synthétiquement Robert Misrahi : « ... connaître, c'est comprendre et, par conséquent, valider. »¹ Connaître leur monde, c'est reconnaître que celui-ci est le fruit d'un acte fondateur, acte qui a déjà fait l'objet d'une connaissance par ceux-ci qui ont créé ce monde. Robert Misrahi précise que, « malgré les efforts complices de la volonté d'ignorance, l'acte de connaître ne fonde pas comme on crée ou comme on instaure, il fonde en tant qu'il fournit la

1 Robert Misrahi, *Les Actes de la joie*. Paris : PUF, 1987, p. 48.

validation de ce qui se fonde »², c'est-à-dire qu'il est une seconde fondation. A un premier niveau, le monde des cités est un monde objectif, entravé, mais, à un second niveau, repris par une liberté connaissante, il peut être une création comme entrave à l'autre monde qui l'entrave, être donc un monde de guerre, de conflit, mais aussi de combat, posé comme tel par une liberté qui se réjouit de créer. Mais la joie de fonder est-elle à la naissance du monde des cités ? Et quel est l'être qui est à l'origine et au fondement de la vérité du monde empirique des cités ?

Le délinquant des cités, l'écrivain des cités, « comprenant pourquoi et comment les choses sont ce qu'elles sont [...] se réjouit [-il] non pas tant de pouvoir anticiper l'avenir que de pouvoir actuellement donner son double consentement à l'être qu'il connaît et à la connaissance qu'il en a »³ ? Mesure-t-il que « connaître est alors comme le geste d'une seconde création »⁴ ? En nous demandant de connaître leur monde, ceux-ci ne nous demandent-ils pas de le créer, nous aussi, une seconde fois, non plus existentiellement mais épistémologiquement ? Quelle liberté fondatrice en appelle à notre vérité fondatrice ?

Il en est d'autres qui n'ont pas connaissance d'avoir créé un monde, mais plutôt de l'avoir subi. Telle est l'expérience que nous relate Nadhéra Beletreche : « ... toute la cité est là. Que la cité ; toujours la cité... Notre « monde » est figé. Immobile [...]. Ainsi, pendant très longtemps, nous nous figurons que c'est partout comme chez nous. Notre vision du monde est tronquée [...]. Nous croyons qu'à l'exception de rares privilégiés, tout le monde habite une cité. »⁵ L'auteur nous parle non pas de création, mais d'intégration. Certains aspirent même à l'assimilation. Ce sont ceux qui ont fait des études universitaires. Ceux qui ont fait leurs études en cité vivent sur « une planète différente » de celle de leurs professeurs. Un « prof en cité » rapporte : « Je pus m'en rendre compte avec certitude en étudiant avec eux les principes fondateurs de la société chez les penseurs politiques. Je commençai à leur expliquer avec Hobbes que l'état de nature était toujours un état de guerre générale. Ils n'eurent aucun mal à comprendre que l'homme puisse être un loup pour l'homme. Il fallait ensuite leur faire percevoir comment on pouvait passer de cet état de guerre à celui d'état social. Ils n'arrivaient pas à comprendre comment il est possible de sortir de l'impasse constituée par l'état de nature. Toute tentative de solution à ce problème leur paraissait illusoire. »⁶

La loi du plus fort

Ceux-ci, qui demandent au tribunal de les connaître, sont forts, forts d'avoir créé un autre monde, avec d'autres règles, une autre éthique, d'avoir dit non au monde qui les a niés. Déjà la cité s'étend avec ses codes dans leurs écoles, « sauf pour la loi du plus fort. Cette loi-là se heurte au règlement intérieur de l'établissement »⁷. C'est là un piètre vestige de notre monde quand, ainsi que le dit un personnage de Santaki : « ... aller à l'école restait une obligation car ma mère était très stricte avec moi. »⁸ Ainsi que l'exprime avec précision et vigueur Nadhéra Beletreche, « devant les tribunaux français, des procureurs nous accusent 'de placer les lois de la cité au-dessus des

2 *Ibid.*, p. 47.

3 *Ibid.*, p. 48.

4 *Ibid.*

5 Nadhéra Beletreche, *Toxicités*. Paris : Plon, 2013, p. 34.

6 Didier Gaulbert, *La Philosophie ça prend la tête. Prof en cité*. Paris : Plon, 2001. Cité par N. Beletreche, *op.cit.*, p.55-56

7 Nadhéra Beletreche, *op.cit.*, p. 34.

8 Rachid Santaki, *Les Anges s'habillent en caillera*. Paris : Moisson rouge/Alvik, 2011, p. 42.

lois de la République'. Lorsque nous sommes jeunes, une seule loi règne dans nos cités : la loi du plus fort. La loi du plus nombreux. La loi de la plus grande famille. La loi du plus dangereux, du plus fou. »⁹ C'est cette loi du plus fou que chante le rappeur Kery James, dans *Le ghetto français*.

A la barre, les victimes, les témoins, comme les prévenus refusent toujours de donner les noms de ceux qui ont agressé. Ils ne peuvent pas être des « balances ». Ils ont peur ; ils savent que les représailles seraient terribles par la bande des fidèles. « Chacun sait bien qu'alors il ne pourra pas compter sur la justice pour le protéger. Qu'il se retrouvera seul. Livré à la vengeance de son agresseur. »¹⁰ La loi du plus fort, c'est aussi la loi appliquée dans la vie quotidienne de la cité. Il y a les forts et les faibles, dont abusent les forts. « Dans les cités, les plus forts se battent. Les plus fragiles renoncent à se défendre [...]. Les victimes, ce sont les « faibles » des quartiers [...] et que presque personne ne respecte [...]. Ce qu'il peut leur arriver de pire, c'est de devenir la victime des plus méchants. Car les moins scrupuleux n'hésitent pas à les contraindre à « travailler » pour eux. À les forcer à cacher quelques morceaux de shit, des armes, un chien dangereux dans leur appartement. À prendre leur voiture pour s'offrir un week-end à Deauville, à commettre un cambriolage, ou bien à régler des comptes pour eux dans un autre quartier. »¹¹ Toutes les attitudes que nous retrouvons à l'œuvre dans les affaires judiciaires sont ici rassemblées, toutes négatrices des valeurs d'égalité et de respect de l'autre.

Comment connaître, valider et donc comprendre ces attitudes ? Les professeurs des cités n'ont pas été « connaisseurs ». Aujourd'hui des analyses sont faites par des habitants du monde des cités, pour nous mettre sur la voie de la connaissance. Nul honneur, nulle réputation ou fierté en cause dans tout cela, mais un principe vital qui devient existentiel : « ... il était vital de nous faire respecter dans notre propre cité afin de ne jamais devenir des victimes, des 'bolos', des 'comis', des 'pigeons' [...] beaucoup de jeunes des cités cèdent ainsi à la violence, pour être 'respectés'. Pour avoir un peu de tranquillité dans leur quartier. Respect et tranquillité que la justice et la loi sont incapables de nous apporter. »¹² Il ne s'agit pas de la violence pour la violence, de la violence pour être le chef, mais de la violence nécessaire pour être « tranquille ». C'est ce terme caractéristique de « tranquille » qui est employé par les habitants des cités quand on leur demande comment ça va. Ce qu'on nous demande de connaître, c'est que si, pour nous, la joie conduit à la sérénité, pour eux la violence mène à la tranquillité. C'est un chemin plus mouvementé. Le respect de l'autre n'est pas affaire de réciprocité mais de force. Il s'agit de forcer le respect pour devenir une force tranquille. « C'est cette loi du plus fort que, jeunes, nous connaissons le mieux. C'est sous sa coupe que nous sommes contraints de grandir et de nous construire »¹³, analyse Nadhéra Beletreche. Contraints sont ces jeunes élèves dont les professeurs ne connaissent pas leur intériorisation de l'inaccessibilité pour eux des autres lois, celles du monde extérieur à la cité, celle des professeurs, la « morale » des professeurs.

Avec l'âge, la construction de soi par la violence diminue pour certains ou continue de régir les rapports avec les autres, et c'est l'entrée dans la délinquance. Si nous ne sommes pas « connaisseurs » de leur monde, les

9 Nadhéra Beletreche, *op.cit.*, p. 56.

10 *Ibid.*, p. 57.

11 *Ibid.*, pp. 57-58.

12 *Ibid.*, p. 59.

13 *Ibid.*, p. 62.

habitants des cités, eux, le sont. C'est bien ce que veulent nous dire ceux-ci qui sont délinquants. Que nous disent ceux qui ne sont pas devenus délinquants ? « Nos cités sont secrètement présentes en nous, derrière chacun de nos actes violents. Quand nous démarrons au quart de tour. Quand nous jurons de nous venger. Quand nous affichons notre code d'honneur. Nous ne naissons pas avec cette agressivité. Avec cette violence à laquelle certains cèdent si facilement [...]. On ne naît pas 'racaille', on le devient. »¹⁴

Le « nous » du groupe

« Vous ne connaissez pas notre monde », ce monde qui n'est pas celui des autres, qui est à nous. Ce « nous » qui n'est pas « eux » marque non seulement la différence entre les deux mondes, mais d'abord la cohésion du monde des cités, cohésion qui résulte du pouvoir d'exclusion que ceux-ci manifestent à l'encontre de toute personne habitant à l'extérieur des cités. Cette démarche serait bien insuffisante à faire œuvre de création. Mais elle est renforcée par un procédé d'identification vécu par les jeunes habitants de la cité qui se constituent en groupe. Ces jeunes adultes adhèrent aux critères de la virilité, adhésion qu'ils mettent en scène par leurs récits de bagarres et leurs défiances diverses envers les autres, dans l'espace public de la cité. C'est ici que l'honneur reprend sa place, que la dignité est revendiquée au titre de valeur justifiant l'attaque, et que très couramment l'injure est utilisée dans le souci de maintenir une certaine image de soi. Insultes et récits de bagarres « ont pour objectif d'affirmer leur adhésion à une forme tacitement partagée d'éthique virile »¹⁵, conclut Sami Zegnani, qui cite des exemples significatifs.

La défiance consiste, par exemple, à soutirer quelque chose à un « faible », qui sera alors jugé « naïf ». Parallèlement, les pratiques de sociabilité relèvent d'un système de relations parfaitement établi. Les « petits » (les plus jeunes) sont au service des « grands » (les adultes et forts). Citons Santaki : « J'ai faim, j'envoie un petit guetteur prendre des pâtisseries. On ne donne jamais d'argent aux petits, on les paie en biens. Une paire de baskets, un vélo, une playstation mais jamais de cash. »¹⁶ Entre les adultes, ce sont les échanges de biens et de services qui déjouent les rouages du marché de l'emploi. Chacun participe à un ou plusieurs « business » et, que ce soit devant les tribunaux ou dans les romans, les activités de prédilection sont les mêmes : le commerce de stocks de vêtements, la vente ou la location de voitures qui proviennent de recels ou d'acquisitions illégales. Le travail dissimulé a depuis longtemps détrôné le travail réglementé. Une femme mise en examen explique qu'elle a été obligée de faire de la vente « au noir », car si des fonds avaient été déposés sur son compte, ceux-ci auraient été saisis pour payer les amendes de précédentes condamnations... Le problème du blanchiment d'argent justifie les pratiques illégales de toutes sortes, qui vont du rachat des billets de loterie gagnants à des « échanges » instaurés au sein de réseaux internationaux. Le monde des cités s'étend au-delà de ses quartiers. Quand ceux-ci, dans le box, font de grands trafics, le retournement des règles sociales nationales devient un détournement de toute règle de droit.

La reconnaissance devient une exigence quand la rue a remplacé le foyer familial, quand les parents se sont opposés à l'activité de *dealer*, quand la cité « fait de nous des débrouillards »¹⁷, écrit Santaki qui fait dire à l'un de ses

14 *Ibid.*, p. 60.

15 Sami Zegnani, *Dans le monde des cités*. Paris : Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 52

16 Rachid Santaki, *Des Chiffres et des litres*. Paris : Alvik/Moisson rouge, 2012, p. 111.

17 *Ibid.*, p. 163.

personnages : « Avouer que l'on a de l'amour pour quelqu'un c'est tabou, synonyme de faiblesse. Dans notre monde, c'est comme un handicap. C'est pour ça qu'on agit avec violence et qu'on frappe avec seum¹⁸ », cela fait de nous des bonhommes aux yeux des autres. »¹⁹ Le groupe remplace la famille et la violence remplace l'amour ; à quel moment allons-nous comprendre cet autre monde ?

Une langue singulière

Cet autre monde utilise une autre langue, la langue des cités, composée de mots nouveaux : « ... des mots que nous sommes contraints d'inventer lorsque ceux existant nous manquent. Que nous créons pour nous singulariser, de façon plus ou moins consciente, et marquer notre identité »²⁰, explique Nadhéra Beletreche. Ces mots reflètent les éléments constitutifs de l'identité collective des cités telle que nous venons de la détailler. L'injure y est en première place. Elle prend la forme d'une « routine communicative »²¹. La virilité, qui comprend la transgression de la loi, est associée au sentiment d'appartenance à ce monde autre que le monde dominant ; ainsi, dans cette confession : « Si tu fumais pas le bédou, que tu volais pas, t'étais 'un Français', t'étais un bidon. »²²

La langue des cités est la langue du non, de l'opposition au monde d'en haut, une langue qui renverse les valeurs du monde refusé. A ceux qui sont de l'extérieur, riches, bien habillés, « on disait : 'vous êtes des baltringues'²³. Tout de suite tu les hagar²⁴. C'est une sorte de défense [...] tout de suite il fallait pas qu'ils haussent le ton avec moi »²⁵, raconte un habitant des cités. La langue des cités se veut une résistance à l'exclusion, sous forme de contre-culture. Et c'est par la musique qu'elle essaime d'une cité à une autre, puis gagne le monde d'en haut, par les ondes, puis par les spectacles de rap et de hip-hop. Est-ce à ce moment que le monde d'en bas devient création ? Que se passe-t-il donc, là, qui n'existe pas dans la mise en place du monde viril et transgressif que nous avons jusqu'alors décrit ?

A l'identité collective s'ajoute ici l'identité individuelle. « Le rap qui nécessite un certain apprentissage du travail d'écriture contribue à la construction des identités personnelles et est susceptible de changer le rapport au monde des artistes grâce au développement d'une certaine réflexivité inhérente au travail d'écriture »²⁶, analyse finement Sami Zegnani, qui poursuit : « Paradoxalement, le contenu du texte de rap laisse entrevoir une forte adhésion aux valeurs d'égalité défendues par la République. »²⁷ Le secret du pouvoir créateur du rap, c'est l'authenticité. Le rappeur exprime ce qu'il vit, rien que ce qu'il vit. Il fait une description phénoménologique de son existence

18 Sens non élucidé.

19 *Ibid.*, p. 218.

20 Nadhéra Beletreche, *Toxicités, op.cit.*, p. 67.

21 Sami Zegnani, *Dans le monde des cités, op.cit.*, p. 21.

22 *Ibid.*, p. 30.

23 Peureux.

24 Manque de respect.

25 Sami Zegnani, *Dans le monde des cités, op.cit.*, p. 38.

26 *Ibid.*, p. 185.

27 *Ibid.*, p. 187.

concrète. C'est par le retour à la réflexion philosophique, que ceux-là vivent comme une invention au sein de leur monde standardisé, que ce monde de violence fabriquée s'anime, quitte son atmosphère mortifère, pour gagner cette part de commencement inhérente à la création.

Dans les ateliers d'écriture se retrouvent les rappeurs et « leur comportement devient dès lors celui d'individus concentrés sur un sujet, sur un objectif, la créativité et la pédagogie »²⁸, et « plus le travail de création est élaboré, plus une certaine prise de distance vis-à-vis du quartier s'impose »²⁹, constate le sociologue Zegnani. Partir de l'existence concrète et la réfléchir, telle est aussi la richesse du hip-hop : « ... c'est au prix de plusieurs années de travail 'acharné', comme disent ces jeunes, de réflexion intense, individuelle et collective, que le groupe est parvenu à construire une définition propre de ce que devrait être le hip-hop [...]. Voici la définition que donne Tarik [...] du nom 'Cercle fermé' [...]. C'est fermer à soi-même [...] réfléchir, se poser des questions, chercher des réponses, pour sortir et parler à beaucoup de personnes, pour leur montrer ce que tu penses. »³⁰ Un étudiant rappeur en Capes de sciences économiques et sociales affirme, lui : « ... je pense qu'il y a des passerelles qui peuvent être entre le rap et la connaissance [...] par exemple, le rap, son côté concret ça m'apporte des éclairages pratiques, empiriques, sur des thèmes théoriques [...] je sais pas la démocratie. »³¹ De la réflexion phénoménologique à l'éthique, par le hip-hop et le rap, ceux-là gagnent la sortie de ce que ceux-ci, dans le box, continuent d'appeler « notre monde ».

Alors ce « monde d'en bas » est-il une création ? Non quand il n'est que celui des bandes rivales, de la prison, des règlements de comptes, décrit dans les romans noirs et présenté dans les affaires de stupéfiants. Oui quand l'auteur des romans noirs, enfant de la cité, rencontre Oxmo Puccino qui « revenait de [son] second disque », qu'ils partagèrent des « discussions philosophiques sur la vie et les courants créatifs qui [les] animaient » et que Puccino put conclure : « ... pas une semaine se passait sans que nous découvrions une connaissance commune. »³² La seconde création est là, par la connaissance commune.

Du ghetto à la joie

Quelle origine a le monde d'en bas, celui du ghetto, en sa tonalité de monde objectif structuré par la loi du plus fort ? Il est courant d'énoncer la responsabilité de ceux qui ont laissé ceux-là « ensemble depuis quarante ans dans des cités de quelques centaines de mètres carrés, entassés par milliers »³³. Il est bon d'être à l'écoute de ceux qui argumentent : « ... en renonçant à casser nos ghettos, comme elle l'a pourtant tant de fois promis, c'est elle, la République, qui a livré les cités à la loi du plus fort » et concluent : « ... pour instaurer la justice, il faut d'abord détruire les ghettos. »³⁴ Il est essentiel de réfléchir à la parole d'un personnage de Santaki : « ... la délinquance était devenue ma principale activité [...] le manque d'argent au sein de notre famille quand j'étais enfant et les baskets premier

28 *Ibid.*, p. 202.

29 *Ibid.*, p. 204.

30 *Ibid.*, p. 204.

31 *Ibid.*, p. 206.

32 Oxmo Puccino, Préface in Rachid Santaki, *Les Anges s'habillent en caillera*, *op.cit.*, p. 7

33 Nadhera Beletreche, *Toxicités*, *op.cit.*, p. 20.

34 *Ibid.*, p. 63.

prix m'avaient transformé en machine à fric. J'étais devenu un capitaliste. »³⁵ En quoi la pauvreté mène-t-elle au capitalisme ? Quelles décisions politiques du monde capitaliste conduisent à laisser s'établir ce simulacre du monde d'en haut ?

A l'opposé du monde de la délinquance, le monde du hip-hop et du rap voudrait transmettre « l'amour de quelque chose, au mieux de soi, car on peut retrouver la dignité en accomplissant avec passion »³⁶. L'accomplissement d'un monde par l'adhésion à soi, utilise « l'aptitude technique »³⁷ que possède tout un chacun, et dont chacun se réjouit, pour faire œuvre de création. Ceux-ci du monde des cités font des rêves d'une autre vie. Ce n'est pas parce qu'ils disent vouloir continuer à vivre dans leur quartier qu'ils aiment leur vie dans le ghetto. Un des jeunes gens qui a participé aux entretiens faits par Sami Zegnani, et qui vient d'arrêter de dealer, se confie ainsi : « Quand t'es dans le shit, tu refais le monde, t'as des projets bidon, acheter une maison, des trucs comme ça, mais ce fric c'est de l'argent sale, hein ? C'est ça, c'est de l'argent sale, tu peux rien faire avec, juste le flamber. Et puis tu traînes avec des mecs, tu n'as rien en commun avec eux, c'est pas la même philosophie de la vie, t'as pas les mêmes objectifs tu vois. Et puis c'est chelou³⁸ les relations, il t'aime pas mais il reste avec toi parce qu'il veut te gratter un joint. »³⁹ Ceux-là du hip-hop ont la joie de partager des connaissances communes ; ceux-ci dans le box disent souvent qu'ils sont sur terre pour procréer, fonder une famille, et alors éprouvent le désir de se ranger, même s'ils continuent à investir la rue pour le plaisir. Le héros du roman *Des Chiffres et des litres* confesse : « Je pouvais réussir à l'école, rêver dans le hip-hop, j'ai cauchemardé dans la dope. »⁴⁰

Après avoir découvert leur monde, sans véritablement le connaître, que pouvons-nous dire à ceux-ci, les délinquants qui manient les faux biens sans certitude, sans reconnaissance, sans véritable « tranquillité » ? Que, comme ceux-là, les artistes, ils pourraient entrer dans une activité où ils se créeraient eux-mêmes par la création de leur monde et ainsi seraient eux-mêmes les acteurs de la destruction des ghettos, plutôt que de servir les intérêts du monde d'en haut pour étouffer un monde du milieu, qu'ils ne semblent même pas avoir vu ?

35 Rahid Santaki, *Les Anges s'habillent en caillera*, op.cit., pp. 41-42.

36 Oxmo Puccino, Préface in Rachid Santaki, *Les Anges s'habillent en caillera*, op.cit., p. 8.

37 Robert Misrahi, *Les Actes de la joie*, op.cit., p. 45.

38 Argot pour « louche ».

39 Sami Zegnani, *Dans le monde des cités*, op.cit., p. 68.

40 Rachid Santaki, *Des Chiffres et des litres*, op.cit., p. 224.

peut être

- 190 -

